

## La mort et la fraternité. Trois écrivains bretons face à l'expérience de la Première Guerre mondiale : Guéhenno, Guilloux et Le Febvre

*Death and Fraternity . Three Breton Writers Experience the First World War : Guéhenno, Guilloux and Le Febvre*

**Benoît Kermoal**

---

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/siecles/2733>

ISSN : 2275-2129

**Éditeur**

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2014

ISSN : 1266-6726

**Référence électronique**

Benoît Kermoal, « La mort et la fraternité. Trois écrivains bretons face à l'expérience de la Première Guerre mondiale : Guéhenno, Guilloux et Le Febvre », *Siècles* [En ligne], 39-40 | 2014, mis en ligne le 27 novembre 2015, consulté le 16 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2733> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/siecles.2733>

---

Ce document a été généré automatiquement le 16 janvier 2024.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# La mort et la fraternité. Trois écrivains bretons face à l'expérience de la Première Guerre mondiale : Guéhenno, Guilloux et Le Febvre

*Death and Fraternity . Three Breton Writers Experience the First World War : Guéhenno, Guilloux and Le Febvre*

**Benoît Kermoal**

---

- 1 En 1921, la petite revue libertaire dirigée par Maurice Wullens, *Les Humbles, revue littéraire des primaires*, publie un numéro spécial sur la littérature bretonne. Wullens, instituteur libertaire originaire du Nord, s'intéresse de longue date aux questions régionales et il demande au poète breton Camille Le Mercier d'Erm de coordonner l'opuscule. Intitulée « La Bretagne libertaire : la nation bretonne et l'internationalisme<sup>1</sup> », cette brochure de 62 pages rassemble des écrits d'auteurs bretons marqués à gauche et défenseurs des spécificités de la Bretagne par rapport au reste de la France<sup>2</sup>. La Première Guerre mondiale a en effet renforcé dans de nombreux milieux bretons l'idée d'une existence historique particulière de la région dont il importe dans l'après-guerre de définir les contours. Certains – on retrouve leurs écrits dans la brochure – pensent que la construction de l'identité bretonne doit passer par un progressisme renouvelé par l'expérience des tranchées, au delà des divisions partisans et des courants parfois opposés du mouvement ouvrier. Pour ce numéro a par exemple été sollicité Yves Le Febvre, archétype de l'écrivain et publiciste de gauche en Bretagne à cette période. Nous voudrions y associer ici deux autres écrivains qui ont construit une œuvre plus tardivement : d'une part Louis Guilloux et d'autre part Jean Guéhenno. Tous les trois sont des écrivains engagés à gauche durant l'entre-deux-guerres et ils ont construit une œuvre littéraire où leur origine bretonne et l'impact de la Grande Guerre sont régulièrement évoqués, quoique parfois en demi-teinte. Jean Guéhenno fut un combattant direct de la guerre ; Louis Guilloux, trop jeune pour être mobilisé, a été néanmoins mêlé aux luttes sociales à l'arrière ; quant à Yves Le Febvre, le plus âgé des

trois, il a poursuivi durant les années d'affrontement son œuvre intellectuelle entamée avant 1914. Chacun à leur façon, ils ont témoigné du choc causé par le conflit mondial en Bretagne. De cette expérience meurtrière, ils retiennent avant tout la nécessité de participer à la construction d'une société plus juste, marquée par le pacifisme et l'espérance d'une ère nouvelle. Comment leur œuvre et leur parcours, au delà des divergences importantes, sont-ils des illustrations des tentatives menées pour concilier l'évocation d'une identité bretonne malmenée par la guerre avec des idées progressistes ? Après avoir évoqué l'attitude des trois écrivains durant la Grande Guerre, nous nous interrogerons sur la vision d'avenir qu'ils proposent dans l'après-guerre et sur la place de la Bretagne dans une espérance progressiste clairement affichée.

## Yves Le Febvre et les cahiers de guerre

- 2 Les parcours des trois écrivains bretons, pour différents qu'ils soient, s'inscrivent cependant dans une matrice identique : la connaissance pratique du milieu républicain et socialiste en Bretagne. Dans une région fortement marquée par la présence de la religion et le conservatisme politique<sup>3</sup>, cette identité commune les positionne dans un environnement similaire, que l'expérience différenciée de la Première Guerre mondiale n'a pas réussi à faire éclater. Pourtant, là encore, les particularités personnelles sont nombreuses. Le plus ancien des trois, Yves Le Febvre<sup>4</sup>, est né en 1874. Issu d'un milieu catholique et traditionnel, il s'en émancipe rapidement au moment de l'affaire Dreyfus, où il prend fait et cause à la fois pour l'innocence du capitaine juif et pour le socialisme républicain. Il perd d'ailleurs en 1898 son grade de caporal dans l'armée pour propagande socialiste affichée. Il est ensuite dans le Finistère l'ardent défenseur des idées progressistes qui ont bien du mal à émerger dans la région. Il crée à cet effet de très nombreuses publications militantes, dont il supporte souvent seul le coût financier, et grâce à lui les idées socialistes prennent peu à peu pied dans l'Ouest. Peu intéressé par les luttes intestines entre militants, il perd de son influence dans le milieu partisan socialiste après l'unification de 1905 qui voit la naissance de la SFIO. Hostile à la fois aux idées révolutionnaires et à l'antipatriotisme, il quitte progressivement le parti entre 1911 et 1913 pour se rapprocher des radicaux. C'est dorénavant un autre combat qui l'intéresse, à savoir la défense de l'identité bretonne, dans un cadre fédéraliste, républicain et progressiste. Dans cette optique, il lance une nouvelle revue en 1913, *La Pensée bretonne*<sup>5</sup> où il cherche à s'affirmer comme le chef de file des écrivains et intellectuels bretons de langue française. La guerre déclarée, il tient un journal quotidien qu'il ambitionne de publier dans sa revue. Mais celle-ci ne paraît plus à partir d'août 1914 et n'est republiée qu'à partir de 1917. En conséquence, Le Febvre publie une partie de son journal sous le titre « Les Ombres de la guerre » dans la revue des Bleus de Bretagne<sup>6</sup>, *La Bretagne Nouvelle*, à partir de janvier 1915. En plus de cette publication qui ne concerne que les premières semaines du conflit, on dispose du manuscrit des cahiers pour l'ensemble des années de guerre, ce qui permet de suivre l'évolution de l'intellectuel breton entre 1914 et 1918.
- 3 Yves Le Febvre est un farouche partisan de la guerre contre l'Allemagne dès le déclenchement du conflit. Pour lui, l'agression est évidente et il s'agit de défendre la patrie en se faisant les héritiers de 1789 et de 1793. Il demande d'ailleurs en septembre 1914 à être mobilisé dans l'armée territoriale pour participer à l'effort de

guerre. Au delà de la description du quotidien à l'arrière dans le petit village breton de Plouescat, ses cahiers de guerre montrent son évolution personnelle. Durant le mois d'août, il relate avant tout la mobilisation, insistant sur le sang-froid des hommes, l'acceptation de la guerre et sur la volonté d'écraser l'Allemagne<sup>7</sup>. Il en profite également pour régler ses comptes avec la SFIO : il juge très sévèrement, en particulier, l'action pacifiste des socialistes d'avant-guerre et n'a de cesse de critiquer les responsables de la fédération du Finistère. Mais rapidement, avide d'informations sur le déroulement des opérations militaires, il semble douter. Il est en particulier frappé par la violence des combats. Ainsi, à partir de la fin du mois d'août<sup>8</sup>, ses notes sont beaucoup moins enthousiastes :

« Nous sommes dans les ténèbres, les ténèbres pleines de sang » (29 août 1914) ;

« La violence du choc a dépassé tout ce que l'imagination la plus barbare pouvait rêver » (16 septembre 1914).

- 4 Il faut dire qu'il apprend la mort de son frère Joseph, puis assiste impuissant à la disparition massive de bon nombre de ses connaissances. « J'avais la hantise de la mort » écrit-il le 27 août 1914, et ce sentiment ne le quitte plus jusqu'à la fin du conflit. On peut plus particulièrement le voir lors des funérailles d'un jeune militant socialiste, Christian Salou, tué lors de la bataille de la Marne. Si Le Febvre n'est plus socialiste, il a gardé de très nombreux contacts avec le milieu partisan du mouvement ouvrier et relate à plusieurs reprises des faits à son propos. Ce jeune soldat travaillait ainsi dans une coopérative d'ameublement de Morlaix que l'intellectuel avait vu naître à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle et dont il connaissait tous les membres, en particulier le père du jeune soldat disparu. C'est pourquoi, il est choisi pour prononcer l'oraison funèbre lors des funérailles en octobre 1914<sup>9</sup>. Il se place d'emblée dans la tradition républicaine et socialiste pour rendre hommage au défunt :

« Christian Salou était un de ces jeunes ouvriers morlaisiens actifs, ardents, dévoués et désintéressés, pleins de zèle pour la chose publique, un de ces jeunes syndiqués et coopérateurs que nous avons vu grandir autour de nous. [...] Je ne puis oublier que cette tombe est une tombe de militant. En rendant hommage à notre mort, nous avons le devoir de rendre hommage à la solidité de nos convictions républicaines et socialistes<sup>10</sup>. »

- 5 Dans son journal de guerre, Le Febvre ajoute :

« Venu à Morlaix pour enterrer un jeune camarade. Spectacle poignant qui arracherait des larmes au plus raide. Je n'en ai pas eu de plus douloureux depuis le commencement de la guerre. [...] Au cimetière dans l'émotion de tous, j'ai pris la parole et lu un discours qui a fait impression. On pleure, les soldats de peloton eux-mêmes pleurent<sup>11</sup>. »

- 6 L'écrivain breton ne cherche plus à publier son journal de guerre, conscient que les doutes qu'il consigne quotidiennement sur le déroulement de la guerre ne doivent pas être divulgués publiquement. En 1917, lorsqu'il republie *La Pensée bretonne*, il adopte une position officielle différente de celle qu'il semble affirmer dans son journal personnel. Il continue d'exprimer la légitimité de la guerre et dit être persuadé de la victoire française. Aucun doute n'est ici perceptible, seul compte le soutien à l'effort de guerre. Mais dans ses écrits intimes, Yves Le Febvre s'inquiète du sort des soldats bretons dans une armée française de plus en plus en butte aux doutes et à la lassitude. Il relate ainsi le cas d'un soldat qui, coupé de ses origines, ne croit plus en la légitimité des combats :

« Un soldat écrit à sa famille à Plouzané qu'il est si fatigué, si triste, si seul qu'il voudrait bien être mort. Il n'a plus aucune connaissance, aucun ami. Tous sont

morts ou blessés. Il est seul de sa commune, de son canton et il ne sait pas comment il est encore en vie... Quelles perspectives d'horreur nous envoie une plainte si désespérée, aussi tragique<sup>12</sup>. »

- 7 L'écrivain breton s'inquiète ici du sentiment de déréliction éprouvé par de nombreux soldats bretons dans les zones de combat : perdant ses amis, n'ayant pas de connaissances issues de sa « petite patrie » le soldat évoqué est en proie à l'isolement du combattant, alors même que le brassage des unités de l'armée a affaibli une cohésion basée sur l'origine régionale des militaires. On retrouve ici un des thèmes privilégiés par Le Febvre : il faut certes défendre la patrie à tout prix, mais l'apport des Bretons dans la défense nationale sera renforcé encore si on respecte la spécificité de cette région. La valeur des combattants est plus forte lorsqu'on maintient une cohésion fondée sur la provenance régionale, ce qui ne peut que renforcer les liens de camaraderie et de sociabilité. C'est aussi ce que l'écrivain originaire de Fougères, Jean Guéhenno, découvre avec la guerre.

## La jeunesse défunte de Jean Guéhenno

- 8 Publié en 1961, l'ouvrage autobiographique de Guéhenno, *Changer la vie. Mon enfance et ma jeunesse*, se termine sur ces lignes :

« Une affiche blanche que je trouvai un après-midi de juillet en sortant, au coin de la rue Gay-Lussac, m'envoya à la guerre et m'avertit qu'on ne change pas sa vie à soi seul et qu'il faut, pour la changer, changer aussi la vie des autres<sup>13</sup>. »

- 9 Les années de guerre ont durablement marqué le jeune normalien originaire de Fougères dans l'Ille-et-Vilaine, et l'ont poussé à devenir un intellectuel engagé dans les combats collectifs du siècle. À plusieurs reprises, Guéhenno est revenu dans ses livres sur son expérience de la Grande Guerre. Il écrit au sortir des combats une fiction inspirée de son parcours, *La Jeunesse morte*, qui ne trouve pas d'éditeur<sup>14</sup> ; mais il revient tout au long de sa vie sur ses années de combat, y compris pour expliquer pourquoi il peine à évoquer correctement son histoire entre 1914 et 1918<sup>15</sup>. Reprenant des passages de son premier livre, il publie en 1934 *Journal d'un homme de 40 ans*, où il médite sur l'impact de cette guerre sur lui et sur sa génération. Devenu profondément pacifiste, Jean Guéhenno, homme de revues et découvreur de nombreux talents littéraires, n'a de cesse de s'interroger sur la signification de ce bouleversement historique et sur la nécessaire construction d'un avenir plus égalitaire et plus juste. S'il adopte alors une vision progressiste, en dehors d'une structure partisane, l'ancien soldat breton a par contre une relation ambiguë avec sa région d'origine. Mais avant d'évoquer ce point, il importe de revenir sur les années de guerre de ce jeune lieutenant. Né en 1890 à Fougères, dans une famille où le père était cordonnier et militant ouvrier, Guéhenno doit rapidement abandonner ses études pour être employé de bureau dans une usine de chaussures mais parallèlement il réussit à obtenir son baccalauréat puis à intégrer l'École normale supérieure de Paris, quittant sans remord sa ville d'origine. Dès le déclenchement de la Première Guerre mondiale, il est mobilisé et devient lieutenant le 6 octobre 1914. Ses états de service mentionnent un soldat brillant, soucieux de ses troupes et courageux : après la guerre, son général de régiment mentionne ainsi que Guéhenno est « un officier d'une grande culture générale, connaît bien son métier, a bien commandé sa section au feu, moral très élevé<sup>16</sup> ». Il a été blessé par balle le 15 mars 1915 alors qu'il dirigeait les travaux d'aménagement de la tranchée de son régiment, ce qui entraîne un séjour à l'hôpital pendant un an. Ensuite, du fait de ses

blessures, il est cantonné à l'arrière, au contrôle postal, puis à l'école des aveugles de Neuilly. Dans *Le Journal d'un homme de 40 ans*, il indique, taisant sa participation directe et courageuse aux combats entre 1914 et 1915 :

« Je n'ai pas été un grand guerrier, n'ai eu part à aucun exploit et n'ai pas même été témoin de rares horreurs<sup>17</sup>. »

- 10 Mais l'écrivain revient à plusieurs reprises sur ses années de guerre. Dans *La Jeunesse morte*, où il se dépeint sous les traits de Toudic, il décrit avec précision le quotidien des soldats, l'action de ses camarades et la perte des illusions au fur et mesure que la guerre perdure. Deux thèmes reviennent régulièrement : la disparition des proches et l'apprentissage de la fraternité. Ainsi, dans ses *Carnets d'un vieil écrivain*, il explique sa position de chef vis-à-vis de ses hommes :

« Je retrouvais dans la communauté de tranchées, les camarades que, quelques années auparavant, j'avais laissés à l'usine. Ils n'avaient pas changé, eux, ils faisaient simplement, bonnement, dans une grande soumission, leur tâche de soldat comme autrefois celle de cordonnier. Pour moi, j'avais changé. J'étais entré dans un autre monde. J'étais officier. Certes, j'obéissais comme eux mais je commandais aussi. [...] Je voyais les hommes souffrir et mourir autour de moi. Ils souffraient et mouraient malgré eux. Ils étaient sacrifiés. [...] La guerre curieusement me rapprenait la fraternité<sup>18</sup>. »

- 11 Cet apprentissage de la fraternité, c'est pour Guéhenno l'apport essentiel de son expérience de la guerre. Apport qu'il importe ensuite d'entretenir et de rendre plus réel encore par une aspiration à la construction d'une société nouvelle basée sur le progrès et la justice. La mort de millions de soldats, leur sacrifice suprême, doivent entraîner l'affirmation de la fraternité comme but essentiel de la société d'après-guerre. Car l'écrivain breton a été profondément marqué par la mort au combat de ses plus proches camarades, comme André Durkheim dont il fut un intime à l'ENS<sup>19</sup>. Ses écrits montrent la culpabilité de celui qui est encore en vie, alors que tant sont morts au champ d'honneur. Après avoir appris la mort du fils d'Émile Durkheim, Guéhenno se souvient de son état d'esprit :

« Le vrai supplice commençait. Les choses m'apparaissaient enfin comme elles étaient. Le chagrin, la colère et la révolte me rendirent la fermeté. Une vaste conjuration était à l'œuvre dans cette caserne, dans toute la France, dans toute l'Europe, contre la jeunesse, contre moi<sup>20</sup>. »

- 12 Les origines bretonnes de l'écrivain combattant, quant à elles, sont peu évoquées, ou plutôt elles apparaissent comme la matrice sous-jacente d'une prise de conscience que la guerre a révélée au grand jour. Mais la topographie bretonne n'apparaît pas dans ses écrits. Lorsqu'il évoque la ville de Fougères, Guéhenno ne mentionne la plupart du temps que l'initiale F. Et chaque retour dans sa région d'origine semble le faire culpabiliser :

« Quand, pour les vacances, je revenais à Fougères, j'éprouvais une gêne de plus en plus insupportable<sup>21</sup>. »

- 13 À la différence de Le Febvre, Guéhenno ne peut donc pas être considéré comme un écrivain breton de langue française. Pour lui – et l'expérience de la Grande Guerre a renforcé ce sentiment – ce qui compte ce n'est pas la géographie, mais plus la question sociale. La fraternité qu'il découvre à la guerre, l'humanisme dont il se fait le chantre dans les revues de gauche de l'entre-deux-guerres comme *Europe* ou *Vendredi*, ne peuvent s'arrêter aux frontières de sa région d'origine, ni même aux frontières du pays. Jean Guéhenno se veut avant tout porteur de valeurs universelles et internationalistes.

Toutefois, sa ville d'origine, sa « petite patrie », est le creuset de sa prise de conscience politique et c'est à ce titre qu'il la mentionne régulièrement. Ainsi, à plusieurs reprises, il évoque la grève des cordonniers de Fougères de l'hiver 1906-1907<sup>22</sup> comme le premier acte fondateur de sa prise de conscience en faveur d'idées progressistes. Mais la guerre, elle, a signifié l'entrée véritable dans un engagement intellectuel et social. On retrouve peu ou prou une expérience similaire avec Louis Guilloux, dont le parcours ressemble par bien des aspects à celui de Guéhenno.

## Louis Guilloux et l'expérience fondatrice de la Grande Guerre

- <sup>14</sup> Louis Guilloux est le plus jeune des trois écrivains, puisqu'il est né en 1899 et en conséquence il ne participe pas aux combats. Mais les années de guerre sont déterminantes pour son œuvre littéraire qui débute avec la parution de *La Maison du peuple* en 1927<sup>23</sup>. Récit romancé de la vie de son père et de l'implantation d'une section socialiste dans la ville de Saint-Brieuc, ce livre inaugure la carrière littéraire de celui qui connaît ensuite le succès par la publication en 1935 de son livre le plus connu, *Le Sang noir*<sup>24</sup>. Œuvres de fiction, ces deux textes s'ancrent cependant dans la réalité vécue par le jeune Breton entre 1914 et 1918. Il a participé en effet de près aux activités militantes de son père cordonnier qui, durant la guerre, est le secrétaire de la section socialiste de Saint-Brieuc. Dans ce département, les militants socialistes sont alors très peu nombreux – une centaine – et la section de la préfecture a beaucoup de mal à exister pendant la guerre<sup>25</sup>. Le père de Louis Guilloux entretient une correspondance soutenue avec Augustin Hamon, l'ancien secrétaire de la fédération socialiste qui s'est établi en Grande-Bretagne, ce qui nous permet de connaître les activités militantes du cordonnier durant ces années<sup>26</sup>. Le jeune Briochin est d'ailleurs très régulièrement l'auteur des lettres qu'Hamon reçoit, son père lui dictant ce qu'il doit écrire. Cela le met particulièrement au courant des questions politiques et liées à l'actualité. De plus, il côtoie régulièrement la femme d'Octave Brilleaud, un autre militant socialiste mobilisé qui devient plus tard maire de la ville. C'est en particulier elle qui lui ouvre les portes de sa bibliothèque familiale et Guilloux y emprunte de nombreux classiques de la littérature française. Les activités politiques de son père entraînent parfois une surveillance des autorités : ainsi, en 1917, il fait signer dans la ville une pétition pour la paix, et est en conséquence immédiatement interrogé par la police<sup>27</sup>. Tout comme Guéhenno, Guilloux trouve dans l'expérience militante de son père les premiers repères pour disposer d'une conscience politique affirmée<sup>28</sup> et pour créer son œuvre littéraire. Et c'est l'hostilité à la guerre qui apparaît le plus clairement dans ses écrits postérieurs. *La Maison du peuple* se clôt par la mobilisation des militants ouvriers et s'ouvre par la dédicace aux socialistes compagnons de son père morts durant les combats de la Grande Guerre. Mais c'est surtout dans *Le Sang noir* que la guerre et sa condamnation sont évoquées. Guilloux raconte la guerre vue de l'arrière en insistant sur les actes la condamnant. Dans les deux récits, même s'il s'inspire de la réalité, l'écrivain fait œuvre de fiction, grossissant à l'envi les actes de mutinerie, les manifestations des poilus dans les gares ou l'attrait pour une aspiration révolutionnaire. Comme le souligne Nicolas Beaupré, ses écrits « informent le lecteur autant sur la guerre vécue par Guilloux que sur l'époque où, par la suite, le roman fut écrit<sup>29</sup> ». Là encore, à l'instar de Guéhenno, Guilloux ne s'intéresse pas réellement à la topographie précise des lieux ou à sa région

d'origine. Si on reconnaît la ville de Saint-Brieuc derrière la chronique des années de guerre qu'il écrit, celle-ci n'est jamais mentionnée en tant que telle. L'écrivain a souhaité dépasser la simple chronique locale pour en faire une histoire universelle, marquée par les mêmes idéaux que ceux de celui qui devient rapidement son ami : on y retrouve le goût de l'amitié, de la fraternité et l'aspiration à la construction d'une société plus juste. Les deux hommes deviennent d'ailleurs rapidement très proches, sans que leur origine bretonne soit le trait d'union<sup>30</sup>. Ce qui est plus déterminant, c'est une origine sociale commune, un engagement intellectuel et l'espoir d'un avenir meilleur. Tous deux peuvent donc être considérés comme des auteurs en marge de la littérature régionale, puisque bien que provinciaux, leur carrière littéraire est avant tout parisienne. Aussi faut-il en dernier point revenir sur l'intérêt d'évoquer ces trois écrivains dans le cadre d'une étude analysant les liens entre la littérature régionale et l'expérience de la Grande Guerre.

## La place introuvable de la Bretagne dans l'horizon progressiste après la Première Guerre mondiale

- 15 L'écriture de guerre durant la Première Guerre mondiale offre une multitude de formes qu'il n'est pas aisé d'appréhender pour l'historien<sup>31</sup>. Bien souvent, le cadre national est privilégié, mais la variation des échelles peut fournir un cadre de lecture différent qui permet de rendre compte de l'expérience de la guerre de façon différenciée et plus appropriée. Dans le cas de la Bretagne, étudier les formes littéraires de l'expérience de la Grande Guerre peut de prime abord être complexe. Tout d'abord, l'histoire régionale du conflit elle-même n'en est encore qu'à ses débuts, même si le centenaire de 1914 a eu pour effet de multiplier les travaux<sup>32</sup>. Ensuite, l'existence d'une littérature bretonne de langue française d'une part, et d'autre part la présence d'écrits en breton rend plus difficile la connaissance historique sur cette littérature régionale, d'autant que de nombreux écrits sont avant tout la transcription de formes oralisées de récits. Mais à ces deux difficultés, nous avons voulu ajouter une troisième : le contenu de cette littérature régionale ne doit pas en effet nous paraître uniforme. Si des constantes sont présentes, il ne faudrait pas caricaturer ces expressions littéraires sous la houlette d'un folklore ou d'un contenu politiquement conservateur et revendiquant une indépendance régionale. C'est pourquoi nous avons voulu à la fois restreindre notre propos à trois exemples de la littérature marquée par les idéaux progressistes, à savoir plaçant au cœur d'un projet politique la foi en l'égalité, dans le progrès et en l'émancipation, et sortir du cadre purement régional. Si Yves LeFebvre est habituellement vu comme un écrivain de la littérature régionale de Bretagne, c'est moins le cas pour Guéhenno et Guilloux, qui ont construit une œuvre dépassant largement un cadre local. Mais intégrer dans une étude sur la littérature bretonne face à la Grande Guerre des auteurs doublement à la marge (situés d'une part à gauche alors que majoritairement les écrivains bretons de l'époque ont des opinions conservatrices, et d'autre part, ayant très rapidement quitté l'espace purement régional) permet d'aborder une série de problèmes qui permettra par la suite de mieux étudier l'ensemble de ce type de littérature. De notre côté, ce sont avant tout les formes d'expression littéraire portées par des auteurs situés à gauche qui nous intéressent, comme en dehors des trois cas évoqués, Émile Masson ou bien encore le barde Charles Rolland, qui tous deux ont créé des œuvres où la Première Guerre mondiale est

particulièrement présente<sup>33</sup>. Mais pour en revenir à notre propos abordé dans cet article, il est tout d'abord essentiel de préciser la composition du corpus étudié. Ici, la diversité est de mise : il y a les carnets quotidiens, réécrits pour les besoins d'une publication dans une revue, le récit *a posteriori* qui informe parfois davantage sur le contexte dans lequel le témoignage est écrit, la fiction enfin qui bien souvent s'inspire de faits réels. L'historien doit alors adopter une grille de lecture lui permettant d'analyser ces textes divers dans leur pluralité<sup>34</sup>.

- 16 Les trois auteurs mis à contribution ici ont après guerre une attitude similaire : l'expérience de la Grande Guerre a transformé la société et il faut trouver de nouveaux modèles d'inspiration pour construire la nouvelle société qui s'impose. Pour eux trois, le cadre régional ne suffit plus. L'aspiration aux idées progressistes oblige à aller au-delà des frontières de la Bretagne. Ce qui est dès le début le cas pour Guéhenno et Guilloux le devient un peu plus tard pour Le Febvre. En effet, la plupart des écrivains de Bretagne durant l'entre-deux-guerres adoptent une position de repli en privilégiant la spécificité de la langue bretonne, en cherchant les voies d'une indépendance qui passe par un nationalisme de plus en plus exacerbé et en construisant le mythe d'une Bretagne sacrifiée durant la guerre à cause des Français. Yves Le Febvre, profondément républicain et attaché à la langue française, ne se reconnaît pas dans ce courant et il s'installe alors hors de la Bretagne jusqu'à la fin de sa vie. Mais, malgré les différences de parcours, ou bien encore les divergences politiques, l'étude croisée de ces trois auteurs a fait apparaître des thèmes communs qu'il faudrait mettre en perspective en étudiant l'ensemble des écrivains bretons durant cette période. Le Febvre, Guéhenno et Guilloux insistent tous les trois sur la mort et la fraternité. Ces deux thèmes se retrouvent certes bien au-delà de la région bretonne mais il nous semble que leurs œuvres sont l'expression d'un rapport particulier entretenu par les Bretons en guerre à la mort d'une part, et à l'idée fraternelle d'autre part. Les trois exemples mentionnés ici, pour singuliers qu'ils soient, permettent sans doute de poser des jalons pour une analyse à approfondir, que l'on peut placer sous l'égide de Carlo Ginzburg qui écrivait, étudiant le cas du meunier Menocchio, que « c'est précisément cette singularité qui nous fournit des indications précieuses pour des recherches ultérieures<sup>35</sup> ».

---

## NOTES

1. Camille Le Mercier d'Erm, « La Bretagne libertaire : la nation bretonne et l'internationale », *Les Humbles*, 1921 (disponible en ligne sur le site <http://pandor.u-bourgogne.fr/>).
2. Georges Cadiou, *La Gauche et la revendication bretonne*, Fouesnant, Yoran embanner, 2015.
3. Sharif Gemie, *La Nation invisible. Bretagne, 1750-1950*, Spézet, Coop Breizh, 2013.
4. Voir à son sujet, Bernard Duchatelet (dir.), *Yves Le Febvre et Augustin Hamon en « Terre des prêtres »*, Brest, Centre de Recherches Bretonne et Celtique (CRBC), 2005. On ne dispose pas encore d'étude sur le parcours militant de cet intellectuel, mais le CRBC conserve les archives très riches de Le Febvre. Sur son itinéraire durant la Grande Guerre, nous nous permettons de renvoyer à notre travail de recherche en cours de rédaction : *Les Socialistes au combat. Guerre, violences et pratiques militantes (Bretagne, 1914-1940)*, thèse, EHESS, sous la direction de Christophe Prochasson.

5. *La Pensée bretonne* est publiée entre 1913 et 1925, avec une interruption entre 1914 et 1917. Se présentant comme un « organe philosophique, artistique et littéraire de la Bretagne républicaine », la revue a pour ambition de regrouper tous les courants de gauche partisans d'une identité bretonne dans le cadre de la France républicaine. On retrouve ainsi de nombreux socialistes parmi les signataires du texte signalant la naissance de la revue, comme les historiens rennais Henri Sée et Armand Rébillon, les universitaires Victor Basch et Carle Bahon, ou encore Augustin Hamon et Émile Masson. La revue est disponible en ligne sur le site des archives départementales du Finistère : <http://www.archives-finistere.fr/medias>.
6. L'union amicale des Bleus de Bretagne est créée en 1898 ; c'est une association républicaine, laïque et bretonne associée au courant radical.
7. Ce sont ces passages qui sont publiés à partir de janvier 1915 dans la revue *La Bretagne nouvelle*.
8. Nous utilisons ici le manuscrit du journal de guerre d'Yves Le Febvre, conservé en deux parties au CRBC de Brest : *Journal de guerre*, YLF44M170 et *Les Ombres de la guerre*, YLF63M185.
9. CRBC, YLF8M8 : Yves Le Febvre, Discours sur la tombe d'un jeune ouvrier morlaisien tué à la bataille de la Marne.
10. Le discours de Le Febvre est également publié dans le journal de Morlaix, *L'Éclaireur du Finistère*, à la ligne éditoriale pourtant très conservatrice et hostile à la gauche. Publier un tel discours dans ce journal est une illustration de l'Union sacrée qui règne en Bretagne durant les premiers mois de la guerre.
11. Yves Le Febvre, « Journal de guerre », *op. cit.*, 18 octobre 1914.
12. *Idem*, 16 janvier 1915.
13. Jean Guéhenno, *Changer la vie. Mon enfance et ma jeunesse*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1990 [1<sup>ère</sup> édition : 1961], p. 227.
14. Le livre a été récemment publié avec un dossier complémentaire : J. Guéhenno, *La Jeunesse morte*, Paris, Éditions Claire Paulhan, 2008.
15. Sur le parcours de Guéhenno durant la Première Guerre mondiale, Jean-Yves Guérin, Jean-Kely Paulhan, Jean-Pierre Rioux, *Jean Guéhenno, guerre et paix*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2009.
16. Service historique de la Défense, Vincennes : Dossier militaire du lieutenant Marcel Jules Guéhenno, 5YE 159 504.
17. J. Guéhenno, *Journal d'un homme de 40 ans*, Paris, Le Livre de poche, 1965 [1<sup>ère</sup> édition : 1934], p. 149.
18. J. Guéhenno, *Carnets du vieil écrivain*, Paris, Le Livre de poche, 1990, p. 213-214.
19. B. Kermoal, « Un deuil de guerre : André Durkheim, décembre 1915 », *Enklask/Enquête* [Carnet de recherche], <http://enklask.hypotheses.org/563>.
20. J. Guéhenno, *Journal d'un homme de 40 ans*, p. 169.
21. J. Guéhenno, *Changer la vie [...]*, p. 202.
22. Claude Geslin, « La grève des chaussonniers fougerais de l'hiver 1906-1907 », *Cahiers Jaurès*, n° 199, janvier-mars 2011, p. 41-52.
23. Louis Guilloux, *La Maison du peuple*, Paris, Grasset, 1927.
24. L. Guilloux, *Le Sang noir*, Paris, Gallimard, 1935.
25. B. Kermoal, *Les Socialistes [...]*.
26. Centre d'histoire du Travail, Nantes, Fonds Hamon : Correspondance avec Louis Guilloux père.
27. B. Kermoal, « Louis Guilloux père : voulez vous la paix », *Enklask/Enquête* [carnet de recherche], <http://enklask.hypotheses.org/513>.
28. L'œuvre de Louis Guilloux a été étudiée à plusieurs reprises. Deux travaux nous ont été particulièrement utiles : Nicolas Beaupré, « Louis Guilloux et la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 175, 1994, p. 3-19 et Sylvie Golvet, *Louis Guilloux. Devenir romancier*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.
29. N. Beaupré, « Louis Guilloux [...], p. 18.

30. J. Guéhenno, L. Guilloux, *Correspondance (1927-1967). Les paradoxes de l'amitié*, Rennes, La Part commune, 2011.
31. N. Beaupré, « Les écrivains et poètes combattants » dans Jay Winter (dir.), *La Première Guerre mondiale*, tome 3 : sociétés, Paris, Fayard, 2014, p. 479-508.
32. Pour un premier bilan, voir Michaël Bourlet, Yann Lagadec, Erwan Le Gall, *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.
33. Francis Favereau, *Anthologie de la littérature bretonne au XX<sup>e</sup> siècle, le premier « Emzao », 1900-1918*, Morlaix, Skol Vreizh, 2001.
34. Judith Lyon-Caen, Dinah Ribard, *L'Historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010.
35. Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 1980.

## RÉSUMÉS

Après la Première Guerre mondiale, la Bretagne connaît de profondes mutations politiques et sociales. Parmi elles, le développement d'un progressisme républicain et laïque occupe une place importante, porté à la fois par les socialistes et les radicaux. Trois écrivains originaires de la région, Jean Guéhenno, Louis Guilloux et Yves Le Febvre abordent dans leur œuvre les liens entre l'expérience de la Première Guerre mondiale et l'aspiration à un monde nouveau plus égalitaire. Sans pour autant construire un discours régionaliste, leur production littéraire permet de mesurer l'impact de la Grande Guerre sur la gauche bretonne.

After the First World War, Brittany experienced severe political and social changes, including rising republican and secular progressivism, advocated both by French socialists and radicals. Three progressive writers from Brittany, Jean Guéhenno, Louis Guilloux and Yves Le Febvre, address the links between the experiences of World War One and the goal of creating a new and more egalitarian world. Without actually constructing a regionalist discourse, their work allows us to assess the impact of the Great War on the Breton left.

## INDEX

**Mots-clés** : socialisme, écrivains, Louis Guilloux, Guéhenno (Jean), Le Febvre (Yves), républicanisme

**Keywords** : Socialism, Writers, Louis Guilloux, Jean Guéhenno, Yves Le Febvre, Republicanism, Brittany, Great War, First World War, Interwar

**Index géographique** : Bretagne

**Index chronologique** : Grande Guerre, Première Guerre mondiale, entre-deux-guerres

## AUTEUR

**BENOÎT KERMOAL**

CESPRA, EHESS, Paris